

sept cent vingt mille livres d'appointemens. La somme n'ayant pas été régulièrement payée, l'amiral s'empara du château, et de ce fort il vexait la rade. Tout alors tomba dans la confusion; et l'avarice des Marattes, toujours inquiète, devint plus vive que jamais. Depuis long-temps ces barbares, qui avaient étendu leurs usurpations jusqu'aux portes de Surate, recevaient le tiers des impositions, pour qu'ils ne troublassent pas la circulation des marchandises qui étaient versées dans l'intérieur des terres. Ils s'étaient accommodés de ce partage tant que les circonstances ne leur avaient pas permis d'en espérer un plus considérable; mais, lorsqu'ils virent la fermentation des esprits, ils ne doutèrent pas que quelque une des factions qui déchiraient ce grand marché ne leur en ouvrît les portes, et ils s'approchèrent en force des murailles. Des négocians qui se voyaient toujours à la veille d'une ruine entière appelèrent les Anglais à leur secours, et en 1759 les aidèrent à s'emparer de la citadelle. Le soin de la tenir sous leur garde ainsi que le service de l'amirauté leur furent aussitôt assurés par la cour de Delhy, avec le revenu attaché aux deux postes. Cette révolution rendit quelque calme à Surate et à son nabab, mais en les mettant dans la dépendance de la force qu'on avait invoquée.

xxviii.
Établis-
sement des
Anglais à
Bombay.

Avant que cette augmentation d'influence eût mis dans ses mains le commerce de Surate et des contrées voisines, Bombay était devenu le grand

point de communication du Guzurate et de Cambaïe avec le reste de l'Inde; il fournissait, beaucoup plus qu'aucun autre marché, aux besoins des montagnes des Gates. Ses douanes rendaient alors annuellement douze à quinze cent mille livres, somme suffisante pour fournir aux frais des comptoirs établis sur cette longue côte. Mais bientôt la compagnie anglaise voulut être conquérante au Malabar comme elle l'était au Coromandel et dans le Bengale. Ses directeurs ordonnèrent de nouvelles fortifications à Bombay; des chantiers et des arsenaux où les plus grands vaisseaux pussent trouver à réparer tout ce que la guerre ou les élémens auraient pu leur causer de dommage; une très-grande augmentation dans les troupes du pays et dans celles de l'Europe. Pour suffire à tant de dépenses, on imagina de demander, en 1769, aux Marattes la cession de l'île de Salsette, qui fournissait des subsistances à la colonie anglaise; Baçaïm, d'où elle obtenait ses bois de construction, et la portion de revenu que jusqu'alors ils avaient tirée de Surate. Ces propositions furent repoussées avec l'indignation qu'elles méritaient. Comme ceux qui se les étaient permises n'étaient pas en état de les appuyer par la force, ils cherchèrent des ressources d'un autre côté.

Leurs regards s'arrêtèrent sur Barokia, grande ville très-anciennement célèbre par la richesse de son sol et par l'abondance de ses manufactures, à trente-cinq milles de l'embouchure du Ner-

boddah, qui se jette dans le golfe de Cambaie. Cinq cents blancs et mille noirs partirent de Bombay, en 1771, pour s'emparer de la place sous les plus frivoles prétextes. L'expédition échoua par l'incapacité de l'officier qui en était chargé. Elle fut reprise l'année suivante. Les assiégés, enhardis par un premier succès, et peut-être encore plus par une ancienne tradition qui leur assurait que leur ville ne serait jamais prise, se défendirent avec opiniâtreté, mais à la fin leurs murailles furent emportées d'assaut.

Durant tout le siège la mère du nabab n'avait pas quitté son fils, bravant comme lui le ravage du canon et des bombes. Ils sortirent de la place lorsqu'elle ne fut plus tenable. On les poursuivit. *Allez*, dit cette héroïque femme au compagnon de sa fuite, *allez chercher un asile et des secours chez vos alliés; je retarderai la fuite de nos ennemis, et leur échapperai peut-être.* Se voyant serrée de trop près, on lui vit prendre un parti assez ordinaire aux personnes de son sexe dans l'Indostan. Elle se perça le cœur pour éviter de porter des fers.

On prétendit dans le temps que les Anglais ne s'étaient déterminés à la conquête qu'ils venaient de faire que dans la vue de l'offrir en échange des objets qu'ils n'avaient pu obtenir par la voie de la négociation. Si ce fut réellement leur projet, ils l'abandonnèrent aussitôt que les troubles civils eurent remplacé chez les Marattes

cette union jusqu'alors inaltérable qui les avait rendus si puissans et si redoutables. Le conseil de Bombay, convaincu que les factions ne suspendraient point leurs animosités pour le seul intérêt de leur patrie, porta toutes ses forces sur Salsette.

L'usurpation de cette île se trouva moins aisée qu'on ne l'avait espéré. La citadelle de Tana, qui en faisait toute la force, fut défendue avec une intelligence, avec une opiniâtreté inconnue dans ces contrées. Sommé de se rendre, le commandant, âgé de quatre-vingt-douze ans, répondit fièrement : *Je n'ai pas été envoyé pour cela*; et il redoubla d'activité et de courage. Ce ne fut qu'après qu'il eut été tué, qu'après que ses braves compagnons eurent soutenu un assaut très-meurtrier depuis sa mort, que les troupes britanniques entrèrent dans la place le 28 décembre 1774.

Alors seulement le vainqueur se trouva le maître d'un territoire qui n'a que vingt milles de long sur quinze milles de large; mais qui est un des plus fertiles, des plus peuplés de l'Asie. Au centre est la montagne de Kéneri, remplie d'excavations vastes et profondes, toutes pratiquées dans le roc vif. Ce sont des pagodes, rangées ordinairement de suite, mais quelquefois placées les unes au-dessus des autres. Des figures et des inscriptions taillées ou gravées sur la pierre les couvrent presque généralement. On retrouve les

xxix.
Description
de l'île de
Salsette.

mêmes singularités dans l'île Eléphanta , voisine de Salsette.

Des ouvrages si étonnans ont beaucoup occupé les esprits. Un philosophe, qui admet avec Mairan et Buffon le refroidissement successif du globe, conjecture que la zone torride fut autrefois comme inhabitable; qu'à ces époques reculées les hommes n'y soutenaient pas les ardeurs du soleil; qu'ils furent réduits à creuser sous terre des demeures d'où ils ne sortaient que la nuit; qu'avec le temps ils purent respirer un air plus doux sous un ciel moins brûlant, et qu'alors ils consacrèrent aux dieux des antres destinés dans des jours moins heureux à d'autres usages.

Si l'on en croyait le vulgaire, les cavernes auraient été creusées, il y a cinq cent mille ans, par des divinités d'un ordre inférieur. Quelques brames ont imaginé follement que c'était l'ouvrage du petit nombre de Macédoniens qu'Alexandre avait placés sur les côtes. Il est raisonnable d'espérer que les Anglais, auxquels l'Europe doit tant de lumières sur l'Asie, n'oublieront rien pour arriver à l'intelligence de ces monumens, qui peuvent jeter un si grand jour sur l'histoire et la religion des Indes.

A peine le gouvernement de Bombay eut-il acquis la propriété des domaines qui lui paraissaient nécessaires à sa sûreté, que des vues plus étendues le décidèrent à prendre part aux discordes dont il venait de tirer un premier avantage. Pour

juger cette résolution sans partialité, il faut remonter assez loin dans le passé.

Tous ceux auxquels les révolutions arrivées dans l'Indostan ne sont pas absolument étrangères doivent savoir que les Marattes, concentrés dans les Gates il y a seulement un siècle, ont, à travers la plus grande largeur de cette péninsule, étendu successivement leur empire depuis les frontières septentrionales du Guzarate jusqu'au golfe du Bengale. Durant ce prodigieux accroissement de puissance, l'état avait un souverain de la caste des Rajeputes, et les affaires intérieures étaient conduites par un conseil de huit bramines, qui occupaient les premières places sous l'inspection d'un d'entre eux, grand-visir, avec le titre de pèchoua.

Corrompu par une suite de succès inouïs, le rajah Sahou se plongea dans la plus puérile, dans la plus honteuse mollesse, et livra le gouvernement à son premier ministre Bellagi. Fils et successeur de cet homme tout-puissant, Baghirao endormit de plus en plus son maître dans le sein des voluptés, l'entoura d'une vaine splendeur, lui fit rendre les hommages accoutumés, l'enferma dans Satarah, et transféra le siège de l'empire à Pounah, où il fixa sa cour. A sa mort, arrivée en 1760, la place de pèchoua, qu'il avait eu soin de faire déclarer héréditaire, passa sans contradiction à l'aîné de ses deux enfans.

Comme Madurao n'avait que quatorze ans,

xxx.
Agrandissement des Marattes. Leurs guerres avec les Anglais.